Ma dualité

Mes origines sont Anicinape et québécoises. Depuis toujours, je marche entre deux univers. Deux réalités qui coexistent en moi, parfois en opposition, parfois en équilibre.

D'un côté, il y a la vision Anicinape, où chaque geste posé aujourd'hui doit être pensé pour les sept prochaines générations. Une façon de vivre où l'on avance ensemble, lié à la famille, au territoire et à la communauté.

De l'autre, il y a la vision québécoise et allochtone dans laquelle j'ai aussi grandi, où l'on apprend davantage à bâtir sa propre vie, à penser à son développement personnel et professionnel, à devenir quelqu'un par soi-même.

Pendant longtemps, je n'ai jamais réellement questionné cette dualité. J'étais simplement « Ève Custeau-Wiscutie », une fille portant deux noms de famille.

Mais plus je vieillis, plus je réalise que ces deux noms portent deux histoires complètement différentes. Deux façons de naître. Deux façons de grandir. Deux façons de survivre.

Alors parfois, pour comprendre qui je suis, je dois reculer dans le temps, de quelques générations.

Le soir, avant de m'endormir, il m'arrive de fermer les yeux et d'imaginer la vie de mes grands-mères lorsqu'elles étaient enfants. Comme si je pouvais marcher quelques instants dans leurs traces.

Prenez un moment pour reculer d'environ 70 ans.

D'un côté, il y a feu ma petite grand-mère Denise, elle était blonde aux yeux verts. Ma petite grand-maman « rock'n'roll », qui a toujours vécu sa vie avec liberté.

Elle est née dans un hôpital, entourée par la chaleur des draps et la sécurité d'une chambre prête à l'accueillir. Le personnel médical était présent, équipé et prêt à prendre soin d'elle. Un berceau attendait près de sa mère.

En grandissant, elle habitait une petite maison sur le chemin St-Pierre, à Senneterre, avec sa famille. Son enfance suivait un rythme simple et rassurant. À cinq ans, elle pouvait aller à l'école seule. Son éducation suivait le cursus typique de l'époque, avec les matières régulières enseignées à l'école. Après les classes, elle revenait à la maison où un repas chaud en famille l'attendait avant de repartir jouer avec ses amis jusqu'au coucher du soleil.

Puis, de l’autre côté de ma dualité, il y a ma petite kokom, Caroline. Une femme Anicinapekwe.

Elle aussi est née à Senneterre, le 4 février 1951. Pourtant, tout dans son arrivée au monde était différent.

Ma kokom est née dans une tente prospecteur, sur le territoire ancestral de la famille Wiscutie, aux abords du lac Parent. La chaleur du poêle à bois remplissait l’espace. L’odeur du sapinage frais enveloppait la tente.

Mon arrière-grand-père, Barthélémy, était là pour l’accueillir. À lui seul, il occupait le rôle de médecin, de sage-femme et de protecteur. D’ailleurs, il a aidé à mettre au monde la majorité des frères et sœurs de ma kokom.

Les premières années de sa vie se sont passées sur le territoire. La famille vivait de chasse, de pêche et suivait le rythme des saisons.

Il n’y avait ni horloge ni calendrier.

Seulement les journées qui passent.

Les saisons, la température et la vie qui avance au rythme de la terre.

Puis un jour, tout a basculé.

Ma kokom avait cinq ans lorsque des agents de la Gendarmerie royale du Canada sont arrivés en bateau sur le territoire pour emmener les enfants.

Les parents n’avaient pas réellement le choix. Refuser signifiait risquer des amendes, l’arrestation ou même la prison.

On disait que les enfants avaient besoin d’éducation. Qu’ils devaient apprendre autrement. Alors, on les envoyait dans les pensionnats.

Avec cette phrase violente :

« Tuer l’Indien dans l’enfant. »

Mais en réalité, ils ont tué une partie des enfants bien avant de nous déposséder de notre culture.

Nos grands-parents sont revenus blessés. Coupés de leur langue, de leurs repères et parfois même de leur propre famille.

Il y a eu une rupture.

Une fracture qui traverse encore les générations aujourd’hui.

Cette fracture, c’est le pensionnat.

En vieillissant, j’ai compris que ma dualité ne vient pas seulement de deux cultures différentes. Elle vient aussi de deux réalités historiques complètement opposées.

D’un côté, une enfance protégée.

De l’autre, une enfance arrachée.

Et pourtant, malgré leurs différences, mes deux grands-mères sont devenues les piliers de mon identité.

Comprendre leur histoire m’aide à comprendre la mienne. Imaginer ces deux femmes comme de petites filles me permet aussi de regarder ma propre enfance avec plus de douceur.

Au moment d’écrire ces lignes, je réalise toute la richesse qu’elles portent en elles.

Et surtout, je réalise la chance immense que j’ai aujourd’hui de porter leurs noms.